

Le droit de vote d'une femme au synode : faut-il s'en réjouir ?



Article rédigé par *Gabrielle Vialla*, le 12 février 2021

La baisse dramatique des vocations sacerdotales inquiète fortement l'institution. Tout le monde le sait et explique telle ou telle décision concernant les fidèles laïcs, hommes ou femmes à l'aune de ce constat.

Mais il est un autre problème de fond qui lui, reste très largement sous-estimé : qu'en est-il de la disparition des signes de ce qui est spécifiquement féminin, chez les catholiques occidentaux ? Qui s'alarme aujourd'hui de l'effacement du féminin, bien réel, et mal compensé par un discours sur la « place des femmes » ? Un petit et rapide bilan s'impose.

Tout d'abord, il faut rappeler que l'un des premiers facteurs de l'éclipse du féminin est le recours généralisé à la contraception hormonale, voire à l'avortement. Aujourd'hui, le cycle féminin est ainsi gommé chez une majorité de femmes pratiquantes. Les répercussions relationnelles et spirituelles de cet état de fait, pourtant prophétisées par Paul VI dans *Humanae vitae*, n'ont été que rarement mises en lumière. Premièrement, le recours massif aux hormones par la majorité des femmes efface chez elles la richesse (psychologique, physiologique, spirituelle) induite par les variations naturelles du cycle^[1], et qui fait leur spécificité par rapport à l'homme. Deuxièmement, et c'est en partie un corollaire du premier point, la baisse de la natalité entraîne dans la majorité des paroisses occidentales une démographie vieillissante, avec une disparition des signes visibles de la maternité que sont la grossesse, et l'allaitement.

Ensuite, il suffit de se replonger dans un bon film avec Louis de Funès, ou de regarder les photos « d'époque » dans les sanctuaires mariaux pour s'en rendre compte : ces témoignages d'un passé qui n'est pourtant pas si lointain nous rappellent cruellement le départ des religieuses en habit. Une simple réplique du gendarme à St Tropez illustre encore le poids éducatif et social des fameuses « sœurs » dans les années soixante : « Vous priez mon fils ? - Ben non... euh... oui... que Dieu nous ait en sa sainte protection ! »

Il est important de rappeler ces vérités, car en regard, d'autres réalités peuvent nous donner le sentiment exactement inverse, à savoir que les femmes sont bien présentes, voire trop présentes. Aujourd'hui, les assemblées dominicales sont davantage composées de femmes que d'hommes. Les conseils paroissiaux sont majoritairement féminins. Les services dans les paroisses sont le plus souvent assurés par les femmes. Les contributions et la participation effectives des femmes sont, au moins, aussi importantes que dans les années soixante. Certains y voient une féminisation. Mais cette situation n'est pas exempte de tensions. Le besoin de reconnaissance des dames s'en trouve augmenté. Beaucoup de pasteurs souffrent de ne travailler pratiquement qu'avec des femmes. Un cercle vicieux s'installe, entre revendication et aigreur du côté féminin, rejet silencieux et culpabilité du côté masculin ecclésial. Non seulement, cela ne corrige en rien la perte du féminin que nous évoquions plus haut, mais cela empêche la prise de conscience. Il faut pourtant le dire clairement : il n'y a rien de spécifiquement « féminin » dans ces engagements paroissiaux ; rien d'autre que le fait que c'est, basiquement, une femme qui exécute tel ou tel rôle ou fonction. Que les paroisses comptent de très nombreuses femmes qui tiennent des postes n'aide pas tout-un-chacun à comprendre que peu de femmes reçoivent leur vocation et leur place non seulement comme une grâce et un don insigne – ce qui est déjà beaucoup – mais aussi comme spécifique et irremplaçable. En particulier par la gratuité d'une

féminité et d'une maternité plus chronophage et énergivore que ne le sont les efficaces masculinité et paternité. Ce qui dans la vocation de la femme est unique et indispensable pour la vitalité de la foi, s'amenuise, s'évanouit, en bien des endroits[2].

Quelques réactions au manifeste sur la vocation du féminin[3] m'ont rappelé à quel point les femmes, dans l'institution catholique, s'estiment peu. Certaines se sentent même humiliées. Quelques-unes m'ont parlé de corvées, de nécessaire rééquilibrage entre hommes et femmes. On m'a montré à quel point il fallait valoriser les contributions des femmes, aussi douées que les hommes. Dans ma naïveté, je présumais que la dignité de la femme était égale à celle de l'homme, que la contribution indéfectible de la femme dans la propagation de la foi, au sein de l'Église, depuis l'Évangile était une lapalissade. Que nenni. Dire que la femme contribue, participe : voilà l'urgence.

Dans ce contexte, le droit de vote de l'une d'entre elles au synode est énoncé comme la nouvelle « bonne nouvelle ». On découvre que la femme est capable. Le fait qu'on y voit une évolution nécessaire, presque une « révélation », est significatif du malaise. Jusque pour l'intéressée elle-même. Sr Nathalie Becquart déclare, ainsi, immédiatement après sa nomination comme sous-secrétaire au synode : « Cela tombe sur moi mais je le reçois aussi comme un signe de confiance pour les femmes dans l'Église. » Le sous-entendu est terriblement méprisant pour l'institution. Cela consonne avec les autres déclarations lues ici ou là qui vantent une porte ouverte, un progrès. J'y vois, pour ma part, un consensus pour répondre à la supposée misogynie passée de l'institution. C'est peut-être davantage l'aveu d'une humiliante condescendance actuelle. En effet, s'il fallait, comme certaines l'exigent, que les femmes soient représentées par une femme, que serait une voix face à des centaines d'autres voix ? Mais bien plus grave, une grande confusion entache la foi elle-même. Rappelons que le Père Céleste a fait tellement confiance à la femme, qu'Il lui a confié son propre Fils à l'état de première cellule et que le Ciel et notre Salut furent suspendus au oui d'une jeune fille. On peut continuer longuement avec l'Évangile, puis l'histoire de l'Église... jusqu'au pape François lui-même qui a institué la fête de Marie, mère de l'Église, réaffirmant ainsi ce que la hiérarchie ecclésiale masculine doit à la femme. On pourra faire tous les aggiornamenti que l'on voudra, il restera pour nos contemporains un point d'achoppement : Dieu a choisi d'envoyer son propre Fils, un homme, pour sauver la femme (et l'homme certes).

Notre époque est profondément ébranlée par son rejet de l'anthropologie biblique. L'Église, à l'instar de la famille (église domestique), souffre des profondes fragilités relationnelles entre les hommes et les femmes. Les pasteurs comme les fidèles laïcs recherchent confusément une altérité constructive et une effective complémentarité de l'homme et de la femme. Oui l'éclipse du féminin est cruelle. On tâche d'y remédier, mais dans une grande méprise du réel besoin.

De même qu'à la faveur du covid 19, nous prenons conscience que la vie nue n'est pas la plénitude de la vie, ni le désir d'une personne unifiée corps-âme-esprit, de même nous avons à découvrir que la complémentarité de l'homme et de la femme, si elle suppose la différence physiologique, ne s'y réduit pas. Promouvoir une femme, parce que femme, ne garantit pas la fécondité intellectuelle, spirituelle liée au féminin. C'est à partir de l'intériorité, de l'intime de l'être seulement, que les répercussions de la complémentarité effective entre féminin et masculin s'intègrent, en vue d'une admirable fécondité. Cela n'a rien d'automatique[4]. Il nous faut choisir d'être avant de faire, de se recevoir de Dieu pour se donner. Les participations des femmes ne compenseront jamais la perte du sens du féminin dans la foi. Ceci fut admirablement décrit par le Cardinal Ratzinger : « La figure de la femme est indispensable à la cohérence de la foi biblique[5] ». Il convient de recevoir dans cette phrase lumineuse que c'est bien *la figure de la femme* (et non les contributions des femmes) qui est indispensable.

Notre époque ne laisse aux catholiques qu'une seule alternative : ou nous serons à la remorque des démocraties modernes paritaires, ou nous serons prophétiques. Nous pouvons nous perdre dans la confusion de l'autoréférence des choix individuels, jusqu'à l'apostasie, ou bien choisir d'entrer dans une plus grande gratitude de l'homme et de la femme créés à l'image de Dieu pour une vie en plénitude !

Gabrielle Vialla

[1] On peut lire mon ouvrage *Bien Vivre le Cycle Féminin*, éd. Artège, 2020.

[2] Sur la place de la femme dans la société et dans l'Église, on peut lire mon ouvrage *Recevoir le Féminin*,

éd. Fécondité, 2018

[3] <https://www.lavocationdufeminin.fr>

[4] Voilà le travail de la chasteté. J'ai écrit un livre sur ce sujet : *la Chasteté*, éd. Artège, 2020.

[5] Cardinal Joseph Ratzinger, *La fille de Sion*, ed. Parole et Silence, 2002, p. 43